



Lettre de Hongrie

Les relations intellectuelles avec la France

(De notre envoyé spécial)

Budapest, juillet.

Nous avons déjà eu l'occasion, lors d'un précédent voyage en Hongrie, de signaler le problème des possibilités de la culture française dans ce pays.

La preuve est faite aujourd'hui que le long contact du peuple hongrois avec la civilisation germanique a abouti à une faillite : au lieu d'aider l'esprit magyar à prendre une plus grande conscience et possession de lui-même, à « se réaliser » de plus en plus complètement dans tous les domaines de la vie et des créations spirituelles, le germanisme l'a obscurci avec les nuages d'une idéologie fautive et, on l'a vu, dangereuse ; il a favorisé une certaine propension de la race à considérer le monde à travers le voile de ses propres désirs, préférences ou vœux. C'est ainsi, en l'éloignant de la réalité, qu'il a pu se l'asservir et en faire un des principaux instruments du *Drang nach Osten*, un pont par lequel il passait vers l'Orient. Mais si la Hongrie, en 1914, devait à l'Allemagne un corps de spécialistes et de techniciens, elle peut aujourd'hui, en dressant le bilan des individualités vraiment créatrices qu'elle a produites pendant le dix-neuvième siècle, demander des comptes impitoyables à la civilisation allemande pour avoir stérilisé son génie en y semant des éléments que sa nature ne lui permettait pas d'assimiler, et qui ne pouvaient pas le féconder. Le paysan magyar de la grande plaine, qui représente le type le plus pur de la race, a bien senti, lui, par la force de son instinct qui ne se trompe pas, que le germanisme ne convenait ni à son tempérament ni à son caractère, ni à son esprit ; aussi a-t-il toujours éprouvé une profonde antipathie pour tout ce qui est allemand. Aucun autre peuple de l'Europe n'a été et n'est aussi détesté dans le beau et libre steppe que le teuton : tous ceux qui ont été en Hongrie le savent. Le vrai Hongrois aime que tout soit fait avec grâce et légèreté, que tout ait de la finesse, de la joie et même du rêve. Il aime les jeux et les œuvres de l'intelligence, à condition qu'ils ne soient pas lourds, indigestes, qu'ils soient présentés dans une ordonnance agréable. Et il aime surtout que n'importe quelle œuvre porte la marque de la liberté, qu'elle ait l'aisance et la souplesse, car la liberté est la seule atmosphère

Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: *Algazy, É.*

Cím: *Les relations intellectuelles avec la France*

Forrás: *Le Temps*

Paris

(Hely)

1924. 7. 5.

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)

morale et spirituelle dans laquelle il puisse vivre. Certains Hongrois ont cru, étant donné précisément ce caractère de leur nation, que le germanisme serait à l'âme magyare ce que le dorique fut à la civilisation ionienne : on a vu à l'essai que la *Kultur* politico-intellectuelle importée de Berlin n'était pas un système, mais une prison, non pas une féconde discipline morale, mais un moule trop étroit, rigide et étouffant.

Une réaction a commencé depuis la guerre. Le nombre augmente — excepté parmi les professeurs de l'université — des Hongrois qui comprennent enfin l'influence stérilisante du germanisme sur la spontanéité et la fraîcheur de source vive de l'âme hongroise. Et l'on se tourne chaque année un peu plus vers une autre civilisation complémentaire, vers celle qui s'harmonise le mieux avec cette nation, qui apporte à sa richesse de sensibilité lyrique un ordre classique pur, hérité du monde gréco-romain, qui sait rester noble en maniant la forme et la matière, et qui demeure gracieuse en maniant les abstractions de l'esprit : c'est la civilisation qui, en produisant Racine et le château de Versailles, a continué le génie du Parthénon. La conviction qui fait des progrès dans la conscience publique hongroise est que la culture française, plus qu'une autre, peut aider la nation hongroise à se réaliser intellectuellement, à fixer définitivement les traits spécifiques de son génie, et, pour ainsi dire, à les cristalliser.

Quelle est donc la situation actuelle de la langue et de la littérature françaises en Hongrie ?

Pendant l'année scolaire qui finit maintenant, trois écoles ont fonctionné à Budapest, réservées aux cours de français. Elles comptaient, dans un total de 83 classes, 2,400 élèves, et 19 professeurs, dont la plupart français. La crise du franc, il est vrai, fut cause que le nombre des élèves fut réduit pendant le second semestre, à 1,700 et celui des classes à 65. Mais la fréquentation monta de 80 à 90 0/0. On s'efforcera, l'année prochaine, d'atteindre de nouveau le chiffre de 2,400 élèves, qui cependant ne peut pas être dépassé dans l'état actuel des locaux. Ces écoles fonctionnent depuis trois ans avec un succès croissant. Les cours comprennent 5 degrés, allant du plus élémentaire au plus élevé. Le degré supérieur comporte deux divisions : littéraire et commerciale. Les élèves parlent français assez couramment après deux semestres d'études. Les professeurs emploient dans

Osztályozás

Tárgy

301.5(44):(439)

Hely

Idő

"1924"

Személy

Helyszám

leurs cours la méthode directe, l'enseignement par l'aspect, et ils insistent sur la grammaire. Sur le nombre total des élèves, 400 ont suivi les cours depuis la création de ces écoles, il y a trois ans, aussi parlent-ils et écrivent-ils très bien le français.

Le public est très mêlé. Il va depuis les commis de magasins, jusqu'à des colonels, juges, etc. L'âge des élèves varie de 16 à 73 ans.

Les beaux résultats déjà obtenus sont dus, en premier lieu, à M. Mistler d'Auriol, élève de l'école normale supérieure, agrégé des lettres, chargé de cours de langue et de littérature françaises à l'université de Budapest. Avec le concours de M. Jules Pekar, ancien ministre de l'instruction publique, M. Mistler d'Auriol a fondé, il y a trois ans ces cours et en a assuré, depuis lors, comme un bon pilote, la bonne marche et le développement continuel. Sous sa direction, le corps enseignant a travaillé avec un zèle et un dévouement qu'il convient de signaler, ainsi d'ailleurs que la regrettable modicité des traitements. Des crédits plus importants sont indispensables si l'on veut que cette œuvre puisse continuer à remplir sa mission. On appréciera d'autant plus son succès quand on saura que d'autres pays — notamment l'Italie — ont ouvert des institutions similaires et que leurs tentatives ont échoué.

Dans l'enseignement supérieur, nous avons mentionné les cours que fait M. Mistler d'Auriol à l'université, depuis sept semestres, devant un même public, très assidu. Cette année, il a étudié la littérature française contemporaine. La jeunesse hongroise, en effet, manifeste un intérêt plus vif pour le dix-neuvième siècle que pour les épo-

ques précédentes. Le nombre des étudiants qui ont suivi tous les cours et se sont spécialisés en langue et littérature françaises est de 120 à 130, parmi lesquels les jeunes filles, plus douées pour ces études, prédominent. Près d'une centaine de personnes non inscrites ont fréquenté également les cours. La prédominance de l'élément féminin tient au fait que l'enseignement du français dans les gymnases de jeunes filles est mieux organisé que dans les écoles secondaires de garçons. Il est vrai qu'il faut tenir compte aussi des vingt ans d'activité déployée ici par l'institut de Notre-Dame-de-Sion, qui possède deux maisons, un internat et un externat. L'enseignement y est donné en français et les élèves qui sortent de ces écoles sont de la force des jeunes filles du baccalauréat français. Mme Theise, la supérieure de l'institution, vient de recevoir les insignes d'officier de l'instruction publique et jamais récompense ne fut plus méritée. En dehors de Notre-Dame-de-Sion, il convient de signaler le Sacré-Cœur qui, sans faire la même place prépondérante à l'enseignement du français, en donne une très bonne connaissance à ses élèves.

Il y a des raisons d'espérer que l'infériorité de l'enseignement du français dans les écoles de garçons disparaîtra avec le temps. En effet, le comte Klebelsberg, ministre actuel de l'instruction publique, qui est lui-même un remarquable et savant historien et un ami de la culture française, a été frappé de la faiblesse de l'enseignement du français dans les lycées de garçons et a projeté une réforme dans laquelle il place la langue et la littérature françaises à peu près sur le même plan que la culture allemande. Elles seront enseignées pendant six ans — au lieu de deux actuellement — et obligatoirement, dans une vingtaine de lycées, alors que jusqu'ici l'enseignement du français était facultatif.

On voit cependant le problème que soulève la réalisation de ce projet : elle exigera des professeurs de français qui s'agit de former. On compte beaucoup sur les boursiers hongrois qui étudient en France — dix par an depuis trois ans. Ces boursiers seront choisis de plus en plus parmi les spécialistes du français. M. Mistler d'Auriol étudie l'envoi, au cours de la prochaine année scolaire, de trois ou quatre professeurs français dans les lycées hongrois, afin d'y former des professeurs, en même temps qu'ils enseigneraient aux élèves de ces lycées.

D'une façon générale, les professeurs de l'université, ayant une formation allemande, sont partisans de la Kultur. Seule la faculté de droit se montre désireuse de renouer des relations avec la France et, sur son invitation, M. Redslob, professeur à la faculté de droit de l'université de Strasbourg, a fait dernièrement à Budapest une série de cours suivie avec beaucoup de faveur. Par contre, un esprit moins libéral semble régner à la faculté des lettres. Le ministère de l'instruction publique ayant désiré créer à cette faculté une chaire de civilisation française qui aurait été le pendant d'une chaire de hongrois à la Sorbonne, le projet a échoué devant l'opposition de la faculté : cela se passait il y a deux ans, et, depuis, le projet n'a pas été repris, ce que déplorent tous les bons esprits de Budapest.

La jeunesse semblerait, d'ailleurs, se détourner des études allemandes. Les bibliothèques étaient inondées jusqu'à ces dernières années de livres allemands; aujourd'hui encore, malgré les envois de livres français, la proportion est loin d'être rétablie. On vend cependant plus de livres français que d'allemands à Budapest, et c'est là un fait très

significatif. Il existe une librairie française avec salle de lecture et bibliothèque circulante. Cette maison vend de tout, depuis des journaux de mode jusqu'à des livres de médecine; c'est elle qui a fait baisser les prix exagérés institués par les autres librairies de la ville.

Les auteurs français les plus lus sont Anatole France et Pierre Loti. Les naturalistes sont finis; Zola n'est lu qu'en traduction hongroise. Romain Rolland, par contre, jouit d'une certaine faveur. Les auteurs contemporains sont assez lus, mais avec une certaine méfiance. Le public manifeste un goût très vif pour les mémoires historiques et, en général, on peut dire que ses préférences littéraires sont un peu en retard sur celles du public français.

Pour ce qui est de la littérature dramatique, on représente à Budapest une quantité considérable de pièces françaises des théâtres du boulevard; par contre, on fait assez peu de place au grand répertoire classique français, rarement à une pièce de Corneille ou de Racine. On prépare pour l'année prochaine un cycle de vingt pièces de Molière au Théâtre national; cette initiative est due au nouveau directeur de l'institution. Victor Hugo est absent du répertoire, faute de traduction hongroise de ses œuvres. On a repris avec grand succès les comédies de Scribe.

Il convient de signaler également la grande influence exercée par la peinture française sur la peinture hongroise. L'ouverture des Salons français aux artistes hongrois a produit ici la meilleure impression, le public hongrois étant très sensible aux attentions de l'étranger, et particulièrement de la France.

Quant à la musique, on joue quelques pièces françaises à l'Opéra. On a repris, cette année *Thais*, *Manon*, *Hamlet*. Le meilleur public est celui des concerts, où l'on joue quelques œuvres françaises, mais la première société philharmonique de Budapest est surtout attachée à la musique allemande.

Il serait à désirer que des artistes français vissent à Budapest plus souvent. La Société littéraire franco-hongroise, présidée par M. Jules de Pekar, est très active. Elle a organisé plusieurs conférences, faites notamment par MM. Henry Bidou et Blondel et par le cardinal-prince primat de Hongrie, qui a donné une conférence sur le catholicisme français; l'honneur fait à la société par le cardinal prouve son importance au point de vue hongrois. Un public très nombreux assiste à ces réunions.

Comme publications françaises, il n'existe actuellement que la *Revue de Hongrie* qui, cependant, est loin d'avoir des sympathies françaises très accentuées. Le seul journal en langue française qui paraissait à Budapest, l'*Echo du Danube*, a disparu depuis quelque temps.

La presse n'est pas à proprement parler hostile à la France. Lors de l'occupation de la Ruhr, par exemple, elle fut beaucoup plus modérée que la presse viennoise. Mais elle est inondée de dépêches Wolff et de correspondances téléphonées de Berlin. Il y a depuis trois ans un progrès marqué concernant l'objectivité de ces informations et, ces temps derniers, on a enregistré une meilleure information de politique étrangère.

Signalons enfin, pour terminer, l'échange d'étudiants qui commence à s'effectuer entre la France et la Hongrie. Des voyages d'études sont orga-

nisés pendant les vacances. Un certain nombre de ces voyages ont déjà été effectués au cours de ces trois dernières années par plusieurs groupes d'étudiants. Cette année, depuis le mois d'octobre, un nombre assez important d'étudiants hongrois sont allés étudier en France, à leurs frais, et, parmi eux, des israélites chassés par la regrettable politique du *numerus clausus* pratiquée au sein de l'université.

En résumé, les relations intellectuelles entre la France et la Hongrie sont aujourd'hui plus intenses que toutes ces dernières années, et il est permis de croire que cet état de choses ira s'améliorant.

E. ALGAZY.

avant et avec
par
deph ainsi
(1923)